

LAISSEZ PASSER LA CHANSON

Daho à l'Olympia, sur la Une. Perret à l'Olympia, sur la Deux. Ferré fêté aux Francofolies de La Rochelle, le 9 (et aussi dans un joli livre : Léo Ferré, la mémoire et le temps par Jacques Layani, Ed. Paroles et musique/Seghers). Quatre émissions sur la chanson des années soixante, produites par Radio Nostalgie (A2, les samedis 11 et 25 juillet, 8 et 22 août). Un concert de chanson française, à La Nouvelle-Orléans, Louisiane, Etats-Unis, le 31 juillet, avec Catherine Lara, Véronique Sanson, David Koven, Alain Souchon... L'été va chanter. Partout, sur tous les modes, à tous les temps. Car la chanson, parfum de l'air du temps, échappe à son époque, et à ses modes. Témoin Etienne Daho, qui déclare sa flamme à Barbara et Jacques Dutronc ; témoin Léo Ferré, qui honnit Bowie et câline Cabrel. Témoin enfin Pierre Perret pour qui passion, patience et tour de main sont les vrais secrets d'une cuisson, pardon, d'une chanson réussie.



PHOTOS BRIMAPRESSE

ETIENNE DAHO

SPLEEN LE JEUNE

Cherchez le Daho. Avec sa fausse gentille image de rocker-menthe-à-l'eau, Ricky Nelson en polo marin, James Dean qui aurait lu Kerouac, l'Etienne de Rennes est devenu une figure nationale. Ses références, aussi hardies que souterraines (Françoise Hardy, Syd Barret, le Velvet Underground) ont fait bicher la critique. Ses révérences, mélodies en murmures mouillés, spleen le jeune, délicatesse pas dupe, ont fait bisser le grand public.

Au risque de se tromper de héros. Ne lui a-t-on pas attribué, à lui qui a toujours fait cavalier seul, la paternité de ces nouveaux blancs-becs de la chanson, scies, sax and fun, qui envahissent le Top 50 ?

Aujourd'hui, Daho-le-concave se rebiffe. Tire un trait sur ceux qu'on lui a décochés. Sans renier pour autant son — jeune — passé. Chantre malgré lui d'une chanson française qu'on suppute nou-

velle, tous les cinq ans, Etienne Daho a accepté de se livrer à notre petit exercice : parler — jeu de massacre ou déclaration d'amour — des glorieux anciens qui l'ont précédé. Au risque de flanquer quelques ruades dans un panthéon national qu'on croyait inamovible. Là aussi, Etienne fait des siennes...

JACQUES BRETEL

Allez savoir pourquoi, ses chansons ne m'ont jamais touché. Peut-être parce que je suis hostile à une certaine grandiloquence. Récemment, je suis allé voir Allison Moyet (une chanteuse anglaise) à l'Olympia, et elle a interprété *Ne me quitte pas*. Ça a pris pour moi une nouvelle dimension. Peut-être que, subitement, je vais me mettre à découvrir Brel...

EDITH PIAF

C'est terrible, on va croire que je n'aime rien... Mais pour moi, Piaf, c'est comme Brel. Cela dit, j'aime bien. *La Vie en rose*,

c'est sublime de simplicité. Le personnage de Piaf est touchant, mais, même dans ses films, c'est toujours la pauvre petite fille qui vient de la rue, à qui on a fait du mal. J'ai toujours eu l'impression qu'on l'utilisait pour arracher des larmes. En fait, je suis davantage intéressé, aujourd'hui, par son parcours de femme, amoureuse, avec des hauts et des bas, des crises et des passions.

GEORGES BRASSENS

J'aime son côté banhomme, sobre, généreux. La simplicité chez un artiste, ça me donne envie de le découvrir davantage. Brassens n'avait besoin d'aucun artifice pour faire passer des chansons gigantesques : de petites scènes de la vie quotidienne qui prenaient un relief étonnant, grâce à son humour, son immense talent d'auteur. *Le Gorille*, ça me fait hurler de rire. Quand j'étais scout, on écorniflait souvent du Brassens, ça faisait partie des classiques. J'adorais aussi *Le Petit Cheval*, sur un texte de Paul Fort. Mais ça, ça me faisait pleurer...

BARBARA

Voilà quelqu'un qui me touche, profondément. C'est un personnage complètement excentrique, mais qui a toujours su éviter le piège de l'emphase, avec des mots qui font mouche. Barbara est magique. Elle parle d'amour, et c'est bouleversant. Mon premier contact avec elle, c'était à l'école. On ▶

LEO FERRÉ

DERRIÈRE, LA MUSIQUE !



Après une semaine de concerts à Berlin, avant les Francofolies de La Rochelle, Léo Ferré s'en est retourné chez lui. En Toscane. Entre ses oliviers et son imprimerie. Mi-bougonnant, mi-souriant, il s'est prêté à notre jeu : que pensez-vous, maître chanteur des sillons d'aujourd'hui ? Ferré émet quelques avis. Prudents car il écoute peu de musique, et la chanson, seulement en voiture. D'où une opinion de profane. Il y tient.

DECIBELS

Aux chanteurs qui me font la gentillesse de me demander mon avis, je dis toujours : ne vous faites pas dominer par la musique et le rythme, là dernière. On n'entend pas ce que vous dites. Mais je rencontre le même problème quand j'enregistre : en Italie, forcément, ils mettent toujours la musique en tête.

PATERNITE

Ecoute, je veux bien parler des jeunes chanteurs, mais je ne suis pas le père de tous ces gars-là, moi. Pas plus qu'ils ne sont mes fils. C'est une manie, ces recherches en paternité plus ou moins spirituelle ! Et puis, ce n'est pas mon tempérament de juger. Je peux me tromper. Alors, ce que je dis, ce n'est pas un jugement de pair. Ni de père.

BERNARD LAVILLIERS

Il y a une chanson de lui, récente, que j'aime beaucoup : « Noir et blanc ». C'est très bon. La voix de Bernard, d'abord. Et puis, c'est bien écrit.

JACQUES HIGELIN

Je le vois rarement sur scène. Ce n'est pas

que ne l'aime pas, mais je ne vais jamais aux concerts. Lui, ce n'est pas mon genre... Enfin, je ne fais pas de choses comme ça. Mais ce n'est pas un critère, hein ? Il a son mot à dire, son originalité. Moi, je l'écoute comme l'auditeur moyen.

FRANCIS CABREL

J'aime beaucoup sa dernière chanson, comment s'appelle-t-elle déjà ? où il chante avec des enfants. C'est très bien fait, très émouvant. Musicalement, c'est bien foutu. Ça me plaît beaucoup. Tu peux lui dire.

MICHEL JONASZ

Je l'ai connu il y a longtemps à Radio Monte-Carlo, il s'accompagnait à la guitare, il débutait. Il est venu me voir à l'Olympia, la dernière fois où j'y suis passé.

ALAIN SOUCHON

Souchon ? Il est sympathique, ce type.

ETIENNE DAHO

Ça me dit quelque chose, mais je ne le connais pas.

FRANCIS LALANNE

Il est jeune, il a du talent, et il a vite fait d'arriver !

DAVID BOWIE

C'est horrible ! C'est ignoble ! C'est très mauvais ! Les gens qui ont du talent ne sont pas très nombreux, surtout dans ces coins-là ! Je préférerais les Pink Floyd. J'aurais voulu travailler avec eux. Ils avaient un talent incroyable. Les Bee Gees, aussi, j'aimais beaucoup. Et ceux de Manchester, les Beatles : formidables !

FERRÉ (HOMMAGE A)

Ça devait s'appeler « la fête à Léo ». Mais Léo, dans *Le Canard enchaîné*, c'est Léotard. Ça m'énerve !

De toutes manières, je n'aime pas les hommages, les décorations, les cérémonies officielles. A La Rochelle, ce sera autre chose, j'imagine. Sinon, je n'y serais pas allé. Je me souviens que Jack Lang m'avait demandé un jour si j'accepterais d'être Commandeur des Arts et Lettres. Je lui ai répondu que depuis l'âge de dix ans, je suis seul, et que c'est bien comme ça. Ma seule décoration, c'est de n'en pas avoir.

Propos recueillis par

ANNE MARIE PAQUOTTE

son refus de l'exploitation médiatique. C'est tout à fait ce que j'ai envie de faire désormais : prendre des distances, n'exister que par le travail, les disques. La surmédiatisation, ça banalise un artiste et ça finit par irriter le public. Et puis on a l'impression constante d'être épié, disséqué, de devoir tout expliquer, se disculper même...

BRIGITTE FONTAINE

C'est moi qui l'ajoute à cette liste, parce que les textes de Catherine Ringer, la chanteuse

de Rita Mitsouko, me font penser aux siens : ce délire au 36° degré, cet humour... Si on se replace dans le contexte actuel, si on oublie cette image figée de babas congelés qu'ont aujourd'hui Fontaine et Areski, je trouve qu'il y a une correspondance frappante avec les Rita Mitsouko. Même si ça ne fait pas forcément plaisir à ces derniers...

ETIENNE DAHO

Ah, celui-là, est-ce qu'il est rock ou pas ? Question cruciale... En France, on a une

▶ apprenait *Le Bois de Saint-Amant*. Je suis tombé immédiatement amoureux du personnage.

LEO FERRE

J'ai eu ma période Ferré... C'est un personnage excessif, qui peut irriter ou fasciner. Il a un côté hystérique que j'aime bien, malgré tout. Ce qui me frappe, c'est que n'importe qui peut chanter du Ferré, ça reste génial. Même Dalida, qui a repris *Avec le temps*, c'était bien... Je me souviens d'un album de Ferré qui s'appelait *Il n'y a plus rien*, un long poème, exalté, lyrique. Et puis l'époque où il jouait avec le groupe Zoo. *C'est extra, La the nana...*

BOBY LAPOINTE

Alors là, oui c'est un grand ! Je suis épous-touffé par l'art avec lequel il maniait les mots, jouait avec les syllabes. Je crois que c'est le premier à avoir utilisé la langue française, avec autant de drôlerie, de sens de la rythmique des mots et de leurs sonorités. Même Gainsbourg s'en est inspiré. Je possède l'intégrale des chansons de Bobby Lapointe, j'ai même récupéré quelques vidéos de lui : *Le Saucisson de cheval*, ça c'est un chef-d'œuvre !

SERGE GAINSBORG

C'est le Maître absolu. Il a allié la chanson traditionnelle française, la musique classique, le jazz, les rythmes afro-cubains, le twist, le jerk, le reggae, le rock... Il peut affronter toutes sortes de musiques avec bonheur. Il a du génie, même quand il écrit pour les autres. Un de mes films de chevet, c'est *Je t'aime, moi non plus*. J'ai déjà enregistré une version de *Chez les yéyés* de Gainsbourg, et je viens de produire un disque pour le chanteur Robert Farrel, une reprise des *Petits boudins*. Je suis curieux de savoir comment il va trouver ça, le Serge...

JOHNNY HALLYDAY

Aïe, je ne sais vraiment pas quoi en penser... Je l'ai rencontré deux ou trois fois et j'ai été complètement séduit par le bonhomme, la force qu'il dégage. Mais je n'ai jamais réussi à écouter un disque en entier. J'en suis resté à des vieux trucs comme *Retiens la nuit* ou *L'idole des jeunes*. Sans doute parce que je suis un fan de Ricky Nelson...

JACQUES DUTRONC

Je suis a-mou-reux de Jacques Dutronc ! Il m'a toujours fait rire et je l'ai redécouvert au cinéma : il a l'art de faire passer l'essentiel avec peu de choses. Il est comme ça aussi, dans la vie. Pour moi, c'est quelqu'un de précieux. Même ses blagues sont précieuses. De plus, c'est un remarquable musicien. J'ai participé, chance, à l'écriture d'un texte, pour l'album qu'il est en train d'enregistrer. J'avais intitulé cela *Le Fanfaron*, parce qu'il y a plein de fanfares sur son disque... Ça va être très varié, avec des chants corses, un air sifflé. Il n'y a que lui pour se permettre ça.

GERARD MANSET

Je le connais assez peu, mais je me souviens de la période *Animal on est mal*, une petite révolution sonore. J'ai du mal à pénétrer dans son univers, mais j'admire

espèce de complexe vis-à-vis du rock'n'roll, surtout la presse spécialisée. Ça a été mon problème : en 1982, quand je vendais trois disques, j'étais considéré comme « rock ». Aujourd'hui que *Pop Satori* est disque de platine, je ne le suis probablement plus... Mais cette querelle ne me concerne plus. J'ai trente ans. Il est temps de passer à autre chose.

J'ai beaucoup souffert de cette histoire de « nouvelle pop française », ce prétendu « Club Daho », gonflé par les médias, et censé regrouper des gens aussi différents que Luna Parker, Lio, Elli Medeiros ou Niagara. Au début, j'étais heureux de sentir qu'il se passait quelque chose, que des gens nouveaux allaient peut-être balayer la vieille variété. J'ai défendu ce « courant », mais ensuite c'est devenu un enfer : impos-

sible de s'en dépêtrer.

Désormais, je vis à Londres. Là-bas, je suis anonyme, je peux me confronter à d'autres musiciens. Nic North, du groupe Comateens, m'écrit des musiques. J'ai rencontré Christ Isaak aussi, et on a décidé de travailler ensemble.

Je me fous des modes. En ce moment, je réécoute des vieux disques, Leonard Cohen, Jani Michell, Donovan. Il s'en dégage une force émotionnelle que je ne trouve plus dans les productions d'aujourd'hui. Si j'en ai une, voilà mon ambition : sortir du courant pour naviguer enfin. En « père peinard » comme disait Brassens ou « en solitaire » comme disait Manset. Mais, quoi qu'il arrive, hisser la voile ●

Propos recueillis par
PHILIPPE BARBOT

PIERRE PERRET

PLUS DUR QUE LE TIERCÉ



Pierre Perret aime la cuisine, et les mots, du même amour inquiet et exigeant. Qu'il s'agisse de la cuisson d'un mets, ou du prix Courte-line pour la réédition de son *Adieu monsieur Léautaud*, avec lui, la converse ne manque pas de sel.

— En décembre dernier, vous étiez parmi les invités chantants de Bernard Pivot, qui écoutaient Gainsbourg vitupérer cet art mineur...

— Gainsbourg aime faire de la provocation (sourire affectueux). Qu'est-ce que ça peut foutre, que la chanson soit un art mineur ou majeur ? C'est aujourd'hui, comme jamais, un témoignage du temps qu'on vit. La chanson ne fait pas que dénoncer, mais c'est aussi son rôle. Quand j'ai écrit *Lily*, le racisme me tenait particulièrement à cœur. Ça ne me fait pas plaisir de dire qu'elle est toujours d'actualité, cette chanson-là. Mais une goutte d'eau pure dans la marre, c'est

toujours une goutte d'eau pure...

— C'est la définition de votre répertoire ?

— Le sarcasme est une de mes facettes. L'autre consiste à secouer les puces aux gens, à les inciter à se moquer d'eux-mêmes comme je le fais de moi. Si un jour je devenais totalement sérieux, ce serait le début de la fin. Je deviendrais emmerdant. Autant être académicien.

— Ecrire, est-ce un plaisir ?

— C'est une horreur. Jouissive, certes. Mais quel masochisme ! Je ne peux pas raconter la trame, la recherche des mots qu'on pousse comme des pions : lequel est le plus rond, le plus juste ? C'est monstrueux, le nombre de combinaisons possibles. Plus dur que le tiercé.

Elle est ténue, infime la frontière à passer pour qu'oreille et cœur soient pleinement satisfaits. On se sent comme un peintre devant sa toile : la sensation de vertige, de défi, et cette virginité qui te saute à la poire, et ton stylo qui reste en l'air comme une patte de poulet...

— L'exercice a toujours été aussi douloureux ?

— J'ai toujours été exigeant. Mais je le suis plus aujourd'hui. Parce qu'en quelque trois cents chansons, j'ai dû aborder une trentaine de sujets importants ; sans compter les éternels, amour, amitié, trahison.

Plus jeune, j'étais rigoureux dans la clarté. J'ai toujours aimé que mes chansons soient claires, qu'on comprenne tout, qu'elles soient en bon français-matiné d'argot, de métaphores, de mon imagerie personnelle... *Tonton Cristobal*, *Cuisse de mouche*, *Les Baisers*, c'était des chansons folles, mêlées d'insolences, où je disais exactement ce que j'avais envie de dire, mais sous une forme beaucoup moins élaborée que maintenant. Cela dit, j'ai quand même mis deux ans à écrire *Blanche*.

— Des années d'écriture ?

— Enfin, plus exactement, des tranches de huit-dix jours, toutes les quatre ou cinq semaines. Une année d'écriture, chez moi, dure trois mois...

Je pousse plusieurs pions-chansons en même temps. J'enregistre les ébauches sur magnéto et j'écoute, en essayant d'avoir l'oreille de quelqu'un d'autre. Je veux entendre clairement ce que j'ai voulu dire. Et que ceux qui m'aiment, et que ceux qui ne m'aiment pas, l'entendent aussi.

— Dans votre envie d'écrire, le bistrot de vos parents, à Castelsarrasin, a joué un rôle important.

— Comme tous les bistrots, c'était une vraie tour de Babel. Un carrefour. Et un strip-tease. Tous les mecs se mettent à poil, dans un bistrot. Tu sais qui vend *L'humanité* à la sortie de l'église, qui trompe sa femme, qui a filé une baffa à son gosse... C'est fou ce que j'ai pu apprendre, avec mes oreilles d'enfant.

D'un côté du bistrot, il y avait une usine où des Lyonnais, des Marseillais, des Toulousains venaient apprendre à frapper la mon-

► naie. De l'autre, c'était la caserne. Alors, tu imagines... Des mecs de partout, loin de chez eux. Ils discutaient, se disputaient, se mettaient des peignées... et racontaient des histoires.

— **Avez-vous un souvenir particulièrement marquant de cette période ?**

— Un jour, il y a eu une bagarre... J'ai oublié de dire que derrière le bistrot passait un canal, latéral à la Garonne. Sur le canal, des péniches, sur les péniches, des marinières. Ils arrivaient de Bordeaux avec des cacahuètes plein les cales. Mon père leur en traquait quelques sacs contre des tonneaux de vin blanc.

Un jour, donc, un marinier vient au ravito. Avec sa bonne femme. Un troufion balance sa louche à l'économat de la dame. Le marinier lui a retourné une mandale ; les copains du troufion sont intervenus ; les copains du marinier ont voulu s'en mêler... Au bout de dix minutes, deux cents personnes se bagarraient.

Le lendemain de cette bataille homérique, papa, qui faisait l'inventaire des dégâts, a trouvé deux douzaines d'œufs, dans une musette pendue à la patère. Intacts. Le reste du bistrot, c'était un vrai typhon... Dans un roman, on ne le croirait pas. Mais si j'ai un bouquin à écrire un jour, ce sera celui-là.

C'est autour du bar que mon vocabulaire est né. Plus que les mots, le sens de ce folklore verbal, l'influence, vient de là. Et aussi de mes parents, qui ont toujours parlé de façon très imagée.

— **Et comment avez-vous poursuivi votre apprentissage ?**

— À seize ans, j'étais en classe de comédie, parallèlement je prenais des cours de saxo. Et par le théâtre, *Amphytrion*, *Courteline*, *Le Songe d'une nuit d'été...* ; je suis entré en poésie, et en littérature.

— **Comédie et saxo... Ce parcours vous fait perdre votre droit à la sempiternelle question : en chanson, vous écrivez d'abord les paroles, ou la musique ?**

— Tant mieux ! Saxo et comédie, paroles et musique, tout a toujours été vécu en même temps. Je me souviens de ma première chanson très fleur bleue, *Rosette* : je ne l'ai jamais enregistrée, et j'ai perdu le texte. La première que j'ai publiée et que je pourrais encore chanter, c'est *Le Prince passé*. C'était déjà revendicatif, un peu anarchiste, et teinté d'humour. La musique, je l'ai écrite en même temps. Je n'ai pratiquement jamais plaqué de notes sur des mots, sauf quand ce n'était pas les miens, mais ceux d'Apollinaire, Paul Fort, Nazim Hikmet... Et même dans ce cas : en lisant les poèmes, j'entendais leur musique. La musique s'impose, la musique des mots aussi.

— **Vous jouez beaucoup de la versification.**

— Ça aussi, ça s'impose à moi. Je ne décide pas d'employer des alexandrins plutôt que des quatrains, je ne fais pas d'arithmétique avec ça. Quand ça vient, quand la première petite éclosion de mots te fait dire : ce n'est pas trop mal..., je suis

content de l'ouvrage, comme si ça venait d'un autre.

— **Sont-ce les mystères de la création ?**

— Mais il n'y a pas de mystère ! Je crois moins à l'inspiration qu'au travail. Le seul petit mystère, c'est que pour moi la musique et les mots sont indissociables, que j'ai comme une arrivée mélodique dans la tête.

— **Voyez-vous un rapport entre l'écriture et la gastronomie ?**

— Si tu as le souci de la précision, de l'exactitude, de l'ouvrage bien fait dans ta discipline, tu l'as aussi sur scène, et tout autant dans ta cuisine. Je suis le même parcours : sans gravité extrême, mais je mets le même soin à recevoir des copains si c'est moi qui fais la tortore. Demandez à ma femme...

Consultée, l'intéressée lève les yeux au ciel : « J'ai le mari le plus gentil, le plus adorable, mais culinairement parlant, c'est un terroriste ! » Protestations de l'époux.

Ecoute, si j'ai préparé un cassoulet depuis trois jours, s'il a mijoté treize fois, les gens passent à table quand ils veulent. Mais un foie frais rosé, ça se sert au moment, et c'est tout ! Sinon, je me mets en pétard !

C'est comme ça, ça s'applique à tout, ce souci du détail. A mon métier, à la chanson et au reste : les amis, les voyages, la tortore, la discussion avec un copain ou avec un inconnu... Pures, les gouttes d'eau, toujours !

Propos recueillis par
ANNE-MARIE PAQUOTTE

LA DERNIERE SEANCE

FR3 - 20.35
MARDI 7

L'AMERICAIN TRES MOYEN

Les admiratrices de Clarke Gable volaient les cravates de leur idole. Celles de Glenn Ford collectionnent ses lacets. En séducteur, il est décidément bon à rien. Mais en vacher au grand cœur, pardon !

Il est sympa, le mec. Héros discret, fermier paisible, cow-boy tranquille. Une image toute droite, bien propre : un type normal. L'Américain moyen. Pas la grosse tête. Le genre calmos. La démarche placide, l'œil un brin ironique. Un rancher avide de paix, d'ordre et de sécurité. Qui ne se départit de sa légendaire réserve. De son côté rocking-chair-bougon, que lorsque sa tranquillité est menacée. Pas étonnant que dans sa dernière apparition à l'écran il ait été un bon vieux papa grisonnant, généreux bonhomme du terroir désigné par le destin pour être le père nourricier du gamin *Superman*. Glenn Ford rassure.

Sa carrière, d'ailleurs, a commencé sous le signe de Monsieur S.O.S. : le bricolo de la Général (Cie) : « J'ai fait mes débuts comme éclairagiste dans un cinéma. Il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas. Le rideau ne fonctionnait plus, le film cassait, les plombs sautaient. Je réparais tout. Un jour, on a eu besoin d'un garçon pour un petit rôle sur le plateau dont je réglais les éclairages ».

On aurait tort de lui chercher noise : à peine embrigadé dans la jungle des stu-

dios, c'est la Seconde Guerre mondiale et Glenn Ford s'engage tout de suite dans les Marines. Lorsqu'il revient, Hollywood a changé : « *William Holden*, *Tyrone Power* et moi étions partis depuis longtemps, remplacés par ces jeunes qui montaient, et on croyait qu'on nous avait oubliés ».

Mais l'Amérique n'est pas ingrate. Elle jette Bette Davis dans les bras (A Stalen



MARDI

L'ÂME SON DE FOULQUIER

FRANCE INTER 21 H 00 FRANCOFOLIES

Foulquier a tout du pêcheur. Non seulement la casquette marine qu'on lui connaît, dont la sombre visière souligne les épais sourcils de capitaine de vaisseau, mais surtout ce vieux loup de mer a l'art d'harponner mieux que quiconque les jeunes talents, de mettre le grappin sur des émotions pour les garder dans son filet de voix le temps d'une émission, ou plus, d'un Festival. Car l'homme, dans ce domaine est à l'aise comme un poisson dans l'eau.

Sorti tout droit d'une vieille nostalgie due à ses origines et à son amour pour l'île de Ré et La Rochelle, du vague à l'âme que suscitent les deux tours aux horizons gommés de la Place Saint-Jean d'Acre, le Festival des Francofolies est devenu, malgré son tout jeune âge (3 ans cette année), un vrai rendez-vous des saltimbanques de la gamme. France Inter s'en fait le messager dès aujourd'hui cinq jours durant, et pendant le mois de juillet dans la nouvelle émission *Singing in the french*.

FERRE A MONTREAL

Cinq jours (du 9 au 13 juillet) riches en rencontres éclectiques et de qualité placées sous le signe du feu d'artifice, à en croire le programme ! Première journée, Maurane, notre swingueuse belge préférée, ouvre les festivités avec Traction Ailleurs, le groupe qui a triomphé au concours Agfa song. Il y aura également, C. Dubois, R. Seguin, P. Piché, tous trois du Québec (en liaison avec l'action menée par l'Office franco-québécois pour la jeunesse). Et, le clou du clou, la première grande soirée : La Fête à Ferré... pour en revenir à nos poissons ! Un Ferré entouré de Lalanne, Higelin, Ribeiro, Lavilliers. Un plateau superbe qui sera retransmis par satellite à Montréal pour l'ouverture du grand Festival d'été, vieux cousin des Francofolies. Avec pour cette soirée particulière un Ferré entouré de 70 musiciens et 32 choristes face à la mer, entonnant « *Le bateau ivre* ». De quoi chavirer les foules !

DANS LES ILES

Beaucoup d'autres plateaux sont aussi savoureux : Diane Dufresne-Daniel Lavoie, l'Orchestre national de jazz, Isabelle Mayereau-Philippe Leonard (sic !), Alain Bashung-Jean-Louis Aubert'n'Ko-Vivien Savage, Ray Lema-Salif Keita-Dédé Saint-Prix, autour d'un chapelet de jeunes talents francophones évidemment. Bref, plus de mille musiciens qui vont envahir quatre lieux de spectacle... Et chaque soir à 19 h, un

« pot de quartier » sera offert par les commerçants aux chanteurs, aux passants, aux festivaliers. Enfin, le festival, pour la première année, voyagera dans les îles : de Ré, d'Oléron via la Martinique, la Guadeloupe, les Antilles. Une Rochelle version oasis avec marché et restaurant antillais. Le Petit Robert, haut en couleurs, sera là aussi pour récompenser les meilleurs francophones de l'année (parolier, révélation, etc.)

UNE EQUIPE EN TRAIN

Il n'y a plus qu'à réserver ses places pour cette gigantesque fête. Pour les adeptes du train, un forfait spécial, peu cher a été mis au point (2). Quant aux concerts, outre le coup de fil ou le courrier, il y a désormais le Minitel en composant le 36.15 + FOLIZ. Toute l'équipe du festival, qui sera là avec bon nombre d'artistes dans le train du 9 juillet au matin (avec wagon-vidéo, wagon-concert, etc.) embraye sur le Festival 88 qui promet encore. On sait déjà que Jonasz succédera à Ferré pour le coup d'envoi d'une quatrième édition sûrement européenne. Reste à signaler la prestation de Gérard Manset qui viendra aux Francofolies cette année au titre de reporter-photographe. Et si Radio France, qui défend tellement bien cette année la francophonie, allouait un budget supplémentaire à la version 88 ? Ce Festival n'est-il pas une opération de prestige pour la maison comme l'est le Festival de Radio France Montpellier ? Car on sait que depuis l'an dernier de grosses radios sont intéressées par ces Francofolies... En tout cas, chapeau à une équipe qui a ramé en 85 et qui a aujourd'hui trouvé sa vitesse de croisière. Ils ont la pêche, ils gardent la ligne et l'âme son !

ANNIE MORILLON

(1) Francofolies à Paris : 4, Passage de la Main-d'Or. Tél. : 43-55-90-81. A La Rochelle : CDIJ, 14, rue des Gentilhommes. Tél. : 46-41-16-36.

(2) Transalpino : Philippe Delmarche. Tél. : 42-47-12-40.